

Joel Alan

Dans les yeux de Simon

Roman



« 7h30. Le journal de la rédaction. »

« Bonjour à tous. Le corps d'un homme a été retrouvé tôt ce matin avenue d'Iéna à Paris, à quelques mètres de l'ambassade d'Iran. Selon des sources policières, c'est un chauffeur de taxi qui aurait alerté le commissariat du 16^e arrondissement, à 4h ce matin. Le Procureur de Paris doit faire une déclaration dans la matinée. »

Dans le noir, Simon envoie la main en direction de la table de nuit. Il éclaire la petite lampe, et s'assoit sur le bord du lit. Ce qu'il vient d'entendre résonne encore dans sa tête. Il arrange ses cheveux d'un mouvement des deux mains, se redresse, se dirige vers la cuisine, ouvre le frigo et se verse un verre de jus d'orange. Cela fait maintenant neuf ans qu'il se réveille avec les nouvelles du jour ; avant, c'était souvent le saxophone de John Coltrane, ou celui de Charlie Parker : un son doux et rauque à la fois qui correspond bien à sa personnalité, et à ses levers difficiles. Mais quand on lui pose la question il dit, avec un petit sourire, que c'est par conscience professionnelle qu'il se réveille avec la radio.

Une douche plus tard, Simon descend les escaliers étroits de son immeuble, et se retrouve sur le trottoir, dans le bruit de la rue. Il fait froid. Comme tous les matins, la rue grouille des cris et rires des marchands de primeurs arrangeant leurs étalages. La rue Lepic est un vrai marché dès 7h du matin, et Simon aime cette ambiance : on s'interpelle d'un côté à l'autre de la rue, on commente l'actualité du jour, ou le match de la veille. Il dit que ça le plonge dans sa journée, que ça le remet dans le rythme. Au bas de la rue, il croise des prostituées qui ont fini leur nuit ; perchées sur leurs hauts-talons elles ont la démarche hésitante des funambules. Les employés du Moulin Rouge ferment les grilles et filent vers la Place Blanche. Les boîtes de nuits du boulevard Clichy sont fermées, les bus sillonnent dans les deux sens le boulevard où le trafic est déjà intense. La vie diurne se met en place. Devant la bouche de métro, Simon hésite puis décide d'aller au journal à pied. Ça lui donnera le temps de réfléchir à cette *brève* qui l'a réveillé ; car il sait que c'est la première chose dont on va lui parler en arrivant.

Il prend la rue Blanche. A l'angle de la rue Jean-Baptiste Pigalle il se met à pleuvoir. Sur la place d'Estienne d'Orves, les feux rouges des voitures pleurent sur les pavés mouillés. Simon n'aime pas la pluie, elle lui rappelle ces journées de son adolescence où la pluie le faisait pleurer, où le brouillard lui faisait perdre le sens de sa vie.

A peine assis à son bureau, le rédacteur en chef entre dans la pièce. C'est un homme de petite taille, la cinquantaine, qui passe littéralement sa vie au journal. A tel point qu'il ne voit pas pourquoi il dirait bonjour et au revoir aux autres, puisque lui ne part et ne revient jamais !

– Tu as entendu pour le macchabée avenue d'Iéna ? lance-t-il.

– Oui. Bonjour au fait..., dit Simon en levant les yeux au ciel.

– Oui, bonjour (d'un air agacé). Le procureur fait une conférence de presse à 10h30. Tu peux y aller ?

– OK, j'y serai.

L'homme quitte le bureau aussi vite qu'il y est entré. Simon secoue la tête en soupirant.

Deux heures plus tard, il entre dans une salle du palais de justice de Paris. Tout ce que Paris compte de journalistes est là : presse écrite, radios, télévisions. Le Procureur est un homme ponctuel, il commence à 10h30 très précises en lisant une déclaration :

« S'il vous plaît, un peu de silence. Sur l'intervention d'un chauffeur de taxi qui a signalé la présence d'un corps inanimé avenue d'Iéna, ce matin à 4h, le commissariat du 16^e arrondissement a constaté la mort d'un homme sur le trottoir à hauteur du numéro 4 de l'avenue d'Iéna. Après vérification des services de police judiciaire, il s'avère que la victime est de nationalité britannique, et... (le procureur marque un temps d'arrêt pour juger de son effet, lève les yeux par-

dessus ses lunettes, et regarde la salle)... et travaille, euh travaillait, à l'ambassade de Grande-Bretagne, rue du Faubourg St Honoré, dans le 8^e arrondissement. »

Comme un souffle, un long murmure traverse la salle, et les questions fusent de toute part :

– Quel rôle occupait-il au sein de l'ambassade ?

– Quel est son nom ?

– Y-a-t-il un quelconque rapport avec la proximité de l'ambassade d'Iran ?

Simon était l'auteur de celle-là. A peine a-t-il fini sa phrase que la personne assise juste devant lui se retourne comme pour voir qui avait posé cette question. C'est une femme. Une fort jolie femme, pense Simon. Elle le regarde dans les yeux. De bien jolis yeux, pense Simon. Embarrassé, il se croit obligé de se justifier et lui lance : « C'est une bonne question, non ? » Elle sourit, et répond : « *Yes, I suppose so.* »

Le procureur ne répond à aucune question, et se contente de : « S'il vous plaît, un peu de silence (le volume des discussions baisse sensiblement). Une enquête est en cours, laissons le temps aux enquêteurs de faire leur travail. Compte-tenu de la nationalité et de la fonction de la victime, une équipe de Scotland Yard doit rejoindre dès demain l'équipe du Commissaire Lefèvre. Je vous remercie de votre attention. » Les questions reprennent de plus belle, mais le procureur ne dit plus un mot, et quitte la salle entouré d'une nuée de caméras et d'appareils photos. En se levant Simon voit que la chaise devant lui est déjà vide. Il aperçoit un

peu plus loin, dans la foule, la blonde chevelure de celle qui le questionna du regard quelques minutes auparavant. Il presse le pas pour la rejoindre, mais empêtré dans les équipes de télévision, n'y parvient pas. Une fois sur le trottoir, il jette un œil dans toutes les directions : rien, aucune trace de « Jolis Yeux ».

La déclaration du procureur n'avait pas apporté beaucoup d'éléments nouveaux, sauf un, et de taille : il s'agissait donc d'un employé de l'ambassade de Grande-Bretagne... En quelques mots, l'affaire était passée de la page des Faits Divers à celle de l'International, le domaine de Simon. Il croit déjà entendre le *rédac-chef* lors de la conférence de rédaction de cet après-midi : « Il me faut des infos ! Je veux savoir qui il est, où il habite, a-t-il une petite amie, une femme, que sais-je, des in-fos ! » Simon réfléchit. Il pourrait bien appeler Pierre... mais il hésite.

Pierre et Simon se sont connus à la fac de droit. Pendant quatre ans, ils ne se sont pas quittés, partageant leur passion pour le jazz, révisant leurs partiels ensemble, passant leurs week-ends chez l'un ou l'autre. Une vraie amitié. Puis, Maîtrise en poche, ils se sont moins vus lorsque leurs chemins universitaires ont divergé. Alors que Simon rejoignait l'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille, Pierre réussissait le concours d'entrée à l'Ecole Nationale de la Magistrature, et se retrouvait à Bordeaux. L'éloignement, et la charge de travail firent qu'ils ne se virent que peu dans les années qui suivirent. Mais un beau jour de juin, un appel de

Pierre réjouit Simon : « Simon ? Je suis nommé au TGI de Paris, substitut aux affaires des mineurs. » On sentait la joie dans sa voix. Puis il ajouta :

– C'est super, on va pouvoir se voir plus souvent !

– Tout à fait Pierre ! Je suis heureux pour toi, et pour nous ! dit Simon.

En effet Simon travaillait déjà dans un grand journal parisien. Les deux amis se réjouissaient de cette bonne nouvelle.

Ils se retrouvèrent effectivement très vite. Simon se rappelait encore de leurs retrouvailles dans une boîte de jazz du quartier latin, il y a déjà plus de dix ans. Au début, ils prenaient un vrai plaisir à se revoir, sortir ensemble, et parler de leurs boulots respectifs avec une même passion. Et puis, il y eut l'affaire : un imbroglio politico-judiciaire que Simon suivait pour son journal. Des membres du gouvernement étaient mouillés, un juge d'instruction rencontrait des difficultés notoires dans son enquête. Le parquet, par la voie du procureur général, exerçait des pressions à peine voilées sur la manière dont l'instruction était menée ; la dessaisie du juge semblait inéluctable. Simon était sur cette affaire depuis des mois, mais les choses n'avançaient pas, les différents acteurs jouaient de la langue de bois avec obstination. Il lui fallait quelque chose. Comme dirait son rédacteur en chef : « une in-fo ! » C'est alors que pour la première fois, Simon pensa utiliser sa relation avec Pierre. Certes, ils s'étaient promis de ne pas se solliciter mutuellement dans le cadre de leur boulot,

mais il ne voyait pas d'autre issue. Et puis, une information, c'est tout ce qu'il demandait, en « off » comme disent les journalistes. Pierre ne prit pas la chose très bien :

– Je croyais qu'on avait tranché cette question depuis longtemps, dit-il sèchement à Simon.

– Je sais, je sais... mais il me faut quelque chose... Ecoute, tu sais qu'un journaliste ne cite jamais ses sources, reprit Simon.

Pierre ne répondait pas.

– Pierre, j'ai besoin de savoir si le juge va être dessaisi, rien d'autre...

– Rien d'autre ?! reprit violemment Pierre. Tu me demandes *simplement* de trahir ma hiérarchie, et rien d'autre ! continua-t-il.

Cette fois c'est Simon qui ne répondait plus...

– Je vais réfléchir, dit Pierre au bout d'un long silence, mais tu fais chier Simon !

Pierre se leva, et disparut dans la foule.

Le lendemain, peu avant midi, il rappela Simon :

– Bon, le juge sera dessaisi d'ici une semaine... je ne t'ai rien dit, et tu ne m'en parles plus, d'accord ?

– Ok, tu peux compter sur moi. Merci Pierre, je te revaudrai ça... On se voit ce week-end ?

Pierre avait déjà raccroché.

Seul devant le palais de justice, Simon hésite toujours. Depuis cette histoire, ils ne se sont revus que quelques fois. Il a envie de le revoir, cela fait un bail maintenant ; mais il veut aussi essayer d'avoir une

info... Et chaque fois qu'il a appelé Pierre depuis l'affaire, ce dernier a toujours répondu au téléphone en disant : « Tiens Simon, besoin de quelque chose ? » Et ça le meurtrit Simon, parce que, oui, il a besoin d'une info, mais il a aussi envie de revoir son ami...

Sans trop d'illusion, il appelle.

– Puis-je parler au substitut s'il vous plaît ?

– Il est en audience, je ne peux pas le déranger.

Puis-je prendre un message ?

– Euh, oui, pouvez-vous lui demander de rappeler Simon ? Non, non Simon tout simplement, il comprendra. Merci, bonne journée.

Pierre ne rappela que le lendemain.

– Simon ? Excuse-moi je n'ai pas pu te rappeler avant. Quoi de neuf ?

Simon était déjà heureux d'avoir échappé au cinglant « besoin de quelque chose ? »

– J'aurais voulu t'inviter au restau un de ces soirs de la semaine, dit Simon.

– Ah... euh oui bien sûr. Cette semaine ? Ecoute, en fait, je n'ai que ce soir de libre, ça irait ?

– Oui parfait, dit Simon.

*

* *

Lorsque Simon vit Claire pour la première fois, il n'en pensa rien, ne la remarqua pas vraiment, et lui répondit presque machinalement. Mais, curieusement, il se rappelle ce qu'il lui a dit ce jour-là, il y a pourtant huit

ans : à la question « C'est vous qui avez écrit l'article sur la chute du mur ? » il avait répondu, les yeux rivés sur son clavier d'ordinateur « Oui, enfin... non, je ne suis pas sûr que ce soit moi... ». Ce qu'il voulait dire c'est qu'il a toujours le sentiment d'être un autre quand il écrit, d'avoir une autre personnalité, une autre vie. Claire l'avait regardé avec des yeux ronds qui en disaient long sur le vide que cette réponse avait provoqué dans sa tête. Simon avait souri, elle également, et c'est à ce moment précis qu'il eut l'impression de la rencontrer.

Sur le trottoir, devant le restaurant, Simon attend Pierre. Il pense à ce qu'il va lui demander et à sa probable réaction. Il voudrait que Pierre comprenne que Simon et ce journaliste ne sont pas les mêmes personnes ; mais il craint qu'il ne lui lance le même regard que celui de Claire. Il ne pense qu'à ça depuis le coup de téléphone de Pierre. Et maintenant voilà que cette histoire le fait même penser à Claire ! Simon voudrait n'avoir jamais appelé, et rentrer chez lui écouter de la musique.

- Salut Simon ! dit une voix derrière lui.
- Salut Pierre. Ils s'embrassent.
- Désolé, un coup de fil du procureur juste quand je quittais le bureau...
- Pas de problème, dit Simon un brin agacé de ne pas l'avoir vu arriver.

Le début du repas se passe bien, Pierre semble heureux de le voir, ce qui le surprend et le réjouit à la fois. Pierre parle beaucoup. Simon le regarde. Il l'a

toujours trouvé beau. De cette beauté qui dégage une assurance, un équilibre, une prestance. Il y a vingt ans qu'ils se connaissent. Au début, il avait eu du mal à le cerner ; il le trouvait, sûr de lui, un peu arrogant. Et puis, ils n'étaient pas du même milieu. Le père de Pierre est magistrat, celui de Simon était mineur. Mais ce qui avait vite rendu Simon mal à l'aise, c'était la mère de Pierre. Contrairement à la sienne, elle ne travaille pas, mais elle est tout ce que Simon aurait voulu que la sienne fut : attentionnée, curieuse de tout, démonstrative, affectueuse. Lorsque Pierre l'invitait à passer le week-end chez lui, Simon, heureux au début, devint vite partagé entre le plaisir de côtoyer cette femme délicieuse et la douleur de réaliser tout ce que sa propre mère n'était pas. Alors il trouvait souvent une excuse pour ne pas accompagner Pierre, et passait le week-end seul, dans sa chambre d'étudiant. Pierre, lui, pensait que leur différence sociale mettait Simon mal à l'aise. Leurs rapports devinrent tendus, leurs susceptibilités réciproques n'arrangeant pas les choses.

Simon pense à ces jours-là en regardant Pierre parler, gesticuler, sourire. Il repense aussi à la mort de sa mère. Cette mère qui les rapprocha au bout du compte. Pierre montra tant de compassion à son égard, qu'il le vit autrement. Leur relation prit une autre dimension. Simon dit souvent à ses amis que Pierre est devenu son frère à la mort de sa mère. Il en ressent, même aujourd'hui, une gêne, un malaise, comme si sa mère avait voulu les réunir.

Soudain Pierre s'arrête de parler et lui lance :

– Tu sais, je suis content que tu m'aies appelé parce que j'ai deux choses à te dire. Enfin, une chose à te dire, et quelque chose à te demander.

– Ah bon ? dit Simon, un peu étonné.

– Oui. Premièrement, figure toi que je suis tombé sur Claire lundi dernier. Après un moment il ajoute « ... au palais ».

– Au palais ? Simon ouvre de grands yeux.

– Oui, oui. Elle était là pour... (Pierre semble gêné) une procédure de divorce.

– Simon n'en croyait pas ses oreilles. « Comment ça, un divorce ? »

– Ben oui. Elle m'a dit qu'elle quittait son mari. Tu n'étais pas au courant ?

– Première nouvelle, dit Simon. Puis, essayant de ne pas montrer sa contrariété, il ajoute : « et... tu voulais me demander quelque chose ? »

– Euh, oui. Tu vas trouver ça bizarre, venant de moi...

– Pourquoi tu dis ça ?

– Voilà. Je ne sais pas si je t'ai dit mais le procureur envisage d'entrer en politique.

– Quoi ? Décidément c'est la journée des *scoops* ! dit Simon d'un mouvement de tête vers l'avant, les coudes bien écartés sur la table.

– Oui, ça fait un moment qu'il y pense. Je crois qu'il se verrait bien Garde des Sceaux. Bref, du coup il a approché le premier ministre, qui lui a proposé une tête

de liste aux Régionales. Evidemment il démissionne de ses fonctions de Procureur.

– Alors là... ! dit Simon d'une moue suggérant son étonnement. Mais le journaliste reprit vite le dessus : « Je peux en parler ? »

– Non seulement tu peux, mais je voulais te le *suggérer*, à la demande du procureur... tu vois ce que je veux dire ?

– Euh... là les bras m'en tombent, Pierre. En articulant bien il reprit : « Le procureur t'a demandé que tu suggères à ton copain journaliste de parler de son futur changement de carrière ? »

– Tu as bien entendu.

– ..., Simon ne sait que répondre.

– Je comprends ta surprise, surtout après l'autre histoire. Enfin, tu sais quoi, le juge dessaisi...

– Oh oui, je sais Pierre ! Je rêve là non ? dit Simon abasourdi.

– Ben non, dit Pierre en souriant. Ça rétablit un peu les choses, cette fois c'est moi qui te demande un service !

Une fois la surprise passée, Simon reprend le dessus. Il se dit que c'est le meilleur moment pour exploiter la situation. Puisque Pierre a l'air dans de bonnes dispositions, autant y aller sans retenue :

– Il doit être occupé le procureur en ce moment, avec cette histoire à l'ambassade de Grande-Bretagne ?

– Ça tu peux le dire. Il est sous pression. Affaire délicate...

– On en sait plus ?
– Pas vraiment. On cherche à comprendre. Le type semblait avoir une vie normale. Tiens, il vivait pas très loin de chez toi.

– Ah bon ? dit Simon jubilant sans le montrer.
– Oui, Cité Véron. Tu connais non ?
– Oui, bien sûr. C'est une sorte de havre de paix au beau milieu d'un quartier plutôt vivant disons, dit Simon en esquissant un sourire. Tu sais que Prévert et Boris Vian y ont habité ?

– Ah, non je ne savais pas. Enfin, sale histoire.
– Simon hésite puis lance « On connaît son nom ? »

– Pierre le regarde en souriant et dit : « Tu sais moi les noms... Poke, Hoke, un truc comme ça. » Bon, tu ne l'as pas appris par le parquet, hein ?

– Bien sûr, dit Simon à la fois soulagé et heureux.
Les deux amis se quittent devant le restaurant. Malgré l'heure tardive, Simon décide de rentrer chez lui à pied. Au fond de lui, il est fou de joie. Non seulement, il a passé une bonne soirée avec Pierre, mais il a obtenu ce qu'il cherchait. Il a même obtenu beaucoup plus, puisque Pierre lui sera redevable maintenant, pour service rendu. En arrivant sur le boulevard de Clichy, il fait un petit crochet par le numéro 94, point d'entrée de la Cité Véron matérialisé par une enseigne émaillée. C'est une impasse privée renfermant quelques petits pavillons avec jardins. Simon voudrait en profiter pour localiser le domicile